

La prison de cristal

Ook Chung

Volume 35, Number 4-5 (208-209), August–October 1993

Partir

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31550ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Chung, O. (1993). La prison de cristal. *Liberté*, 35(4-5), 99–109.

OOK CHUNG

LA PRISON DE CRISTAL

*O sister, mother, wife,
Sweet Lethe is my life.
I am never, never, never coming home !*

Sylvia Plath, « Amnesiac »

Elle revenait au Japon après une absence de presque trente ans, laissant derrière elle, dans un pays de neige appelé Canada, des enfants maintenant adultes et un homme qui autrefois avait été son mari. Pendant toutes ces années à l'étranger où elle avait appris l'exil et la pauvreté, les espoirs ravalés et la dure réalité de l'immigration, l'horizon borné des usines de textile (elle qui, dans sa jeunesse, imaginait la vie comme une grande aventure), l'arrogance des contremaîtres et les fins de mois difficiles auprès d'un mari aigri et dévoré par la seule hantise de gagner à la loterie, elle avait caressé l'espoir de retourner un jour dans son pays, la nostalgie tenant lieu désormais d'avenir. Et maintenant que son vœu le plus cher était enfin exaucé, elle n'éprouvait qu'une culpabilité diffuse, se reprochant, malgré les exhortations de ses enfants, de les abandonner à leur sort. Mais n'était-ce pas elle qui, au fond, se sentait abandonnée depuis que, s'étant séparée de son mari après vingt ans de déboires domestiques (séparation qui, au Japon, eût été inconcevable et réprouvée, même dans sa propre

famille), ses enfants ne requéraient plus les gestes d'une mère ?

À l'aéroport de Sapporo, tandis qu'elle descendait le tapis roulant en pente, elle chercha du regard, parmi la foule qui attendait en bas dans le hall d'accueil, un visage familier qui la délivrerait de sa solitude. Angoissée à l'idée de ne pas pouvoir reconnaître les siens, de ne pas être reconnue par eux. De se perdre dans cette forêt de visages étrangers. Dans l'avion, alors qu'elle apercevait au loin la cime glorieuse du Fuji-yama dont elle admira la beauté immuable, elle s'était demandé avec appréhension si ses proches reconnaîtraient dans ce corps flétri et fatigué la fière jeune mariée qui les avait laissés trente ans auparavant pour suivre un mari intrépide, celle dont on disait avec une affectueuse ironie qu'elle avait le cœur trop large pour la vie de province. Et voilà comment la grande aventure de sa vie se terminait, perdue dans le hall d'accueil d'un aéroport, à mendier depuis un quart d'heure un regard qui s'illuminerait en la voyant. À présent, les familles s'en retournaient accompagnées de leurs parents. Ses proches s'étaient-ils trompés sur l'horaire de son vol ? Inquiète, elle alla à un téléphone public et composa le numéro de son frère à Otaru-City. Tandis que le silence s'étirait à l'autre bout du fil, elle regardait frileusement le soir de novembre descendre sur Sapporo, noircissant de son pinceau glacé les baies vitrées de l'aéroport. C'est au Canada qu'elle avait appris à avoir peur du soir, peur de quitter son appartement vide après la tombée du jour et de ne plus pouvoir retrouver son chemin, happée par le vertige de la solitude et du dépaysement, à jamais errante dans le labyrinthe de la nuit. Ces derniers mois, surtout, elle était en proie à des trous de mémoire, à des égarements inexplicables, allant parfois jusqu'à oublier les dates ainsi que sa propre adresse.

— Il n'y a pas de service au numéro que vous avez composé...

Fumiko raccrocha. En gagnant la sortie, elle vit une silhouette venir vers elle à travers les portes vitrées du hall d'entrée. Était-ce possible ? C'était Etsouko, sa sœur cadette, qui venait fêter son retour... aussi jeune et enjouée qu'il y avait trente ans. Elle, Etsouko, ne l'avait pas oubliée... Puis l'illusion s'estompa et Fumiko ne vit que sa propre silhouette courbée par le poids des valises et dont la toilette neuve, achetée spécialement pour cette occasion, lui semblait maintenant dérisoire. Elle s'engouffra dans la nuit glacée.

Dans sa chambre d'hôtel, Fumiko sentit la colère monter en elle et cette colère était bonne, elle irriguait son sang, le réchauffait, comme un rempart de chaleur qui la défendait contre le froid de la solitude. Que faisait-elle ici, seule dans cette chambre d'hôtel dont le luxe ne parvenait guère à l'émouvoir ? Combien cette première nuit au Japon était loin des retrouvailles et des effusions qu'elle s'était imaginées... Après trente ans d'absence, elle ne trouvait au rendez-vous que la solitude, la nuit glacée de Sapporo, et cette chambre d'hôtel impersonnelle. Elle était assise sur le rebord du lit, emmitouflée dans son manteau qu'elle n'avait pas encore déboutonné. Trop faible pour défaire ses valises qui attendaient à ses pieds, elle se contenta de prendre dans sa main une des boules d'eau qu'elle pensait offrir aux enfants de sa nièce Junko qui habitait en banlieue de Sapporo. Elle avait prévu tout un scénario, les embrassades à l'aéroport, la main plongeant dans le sac à cadeaux, les exclamations de joie, les enfants qui font risette... Elle contempla longuement la neige de riz et le cabanon de bois emprisonné à l'intérieur de la coque de verre, devant lequel se tenait une petite figurine solitaire. Des larmes embuaient ses yeux. Lorsqu'elle releva la tête vers la fenêtre, il neigeait sur Sapporo.

Le lendemain, sa nièce Junko vint la chercher en voiture devant son hôtel (lorsqu'elle lui parla au téléphone, Fumiko comprit qu'il y avait eu un malentendu sur la date de son arrivée). Junko était accompagnée de ses deux garçons que la présence de cette tante d'Amérique qu'ils n'avaient jamais vue auparavant, sauf sur des photographies jaunies, intimidait quelque peu.

Fumiko passa cette deuxième journée dans la maison de Junko. « Comme elle a changé et mûri », pensait-elle en voyant sa nièce s'acquitter gravement des tâches domestiques. Il se mêlait un peu de déception dans cette observation. À vrai dire, Junko commençait à ressembler à Fumiko lorsqu'elle avait son âge, au tournant de la trentaine. Pourtant, Junko avait eu une enfance et une jeunesse dorées : ayant reçu une éducation exemplaire dans les meilleures écoles, ayant suivi des leçons de piano dès son plus jeune âge (domaine dans lequel elle manifestait des talents de future concertiste), choyée par ses parents, ceux-ci lui prédisaient un avenir et un mariage brillants. Au lieu de quoi, à la fleur de l'âge, leur fille s'était amourachée d'un pianiste de jazz aux allures de bohémien et, faisant fi de leur interdiction et de leurs menaces, elle convola en justes noces avec lui. Junko en fut pour ses frais car son père la déshérita sur-le-champ. Même après toutes ces années, et bien que celui-ci raffolât de ses petits-fils et que le mariage de sa fille fût devenu un ménage fort respectable, il n'était jamais revenu sur sa décision têtue, faisant la sourde oreille aux plaidoyers de sa femme qui, intercédant en faveur du jeune couple, priait son mari de les aider à payer l'hypothèque de leur maison. Le patriarche s'était contenté de reporter l'héritage sur ses petits-fils.

Mais ce qui navrait Fumiko, c'était de voir combien Junko avait mis ses talents en jachère pour se consacrer au service de son mari et de ses enfants, se pliant au moule de l'épouse japonaise sous l'œil approbateur et

seigneurial de l'époux, lequel, s'avéra-t-il, s'accommodait fort bien de cette situation rangée. Peut-être était-ce toutes ces années passées dans un autre pays qui avaient déteint sur sa manière de penser, mais Fumiko ne pouvait s'empêcher de ressentir une certaine indignation en voyant Junko se prêter aux caprices dolents de son mari qui se laissait bichonner, délayer ses chaussures et mettre ses sandales, qui réclamait sa nourriture et son thé, qui proclamait ses moindres ukases, tel un roitelet sur son trône... Et Junko de s'exécuter aussitôt, voltigeant frénétiquement du salon à la cuisine, d'un meuble à l'autre, comme si des liens invisibles l'attelaient aux lèvres de son mari. Il n'y avait aucune grâce dans la danse de ce corps autrefois débordant de musique et qui lui rappelait sa défunte sœur Etsouko, rien qu'une précision mécanique. Pas une fois, lors de sa visite, Fumiko ne vit sa nièce effleurer les touches du piano, elle qui pourtant avait passé les plus beaux jours de sa jeunesse à s'y écorcher les doigts. En revanche, elle eut droit aux prestations du mari qui se faisait fort d'étaler ses talents de jazzman et qui ne jurait que par Oscar Peterson, le dieu du jazz, Oscar Peterson, le pianiste de génie, Oscar Peterson, le Canadien, vous connaissez ? Après le dîner, alors qu'elles étaient deux à faire la vaisselle dans la cuisine, Fumiko profita de ce tête-à-tête pour interroger sa nièce.

— Dis-moi, Junko, est-ce que tu joues encore du piano ?

— Le dimanche, je donne des leçons à des enfants dans une école..., se borna à répondre sa nièce avec un sourire un peu triste.

Le matin suivant, Fumiko s'entretint au téléphone avec son frère Junichiro sur la route à suivre, car le réseau routier avait peut-être changé depuis son départ au Canada. Lorsqu'elle sut que l'ancien itinéraire, desservant la plupart des villages entre Sapporo et Otaru,

était encore en service, Fumiko voulut l'emprunter, la nouveauté l'effrayant un peu, mais son frère aîné insista pour qu'elle prît la nouvelle voie express qui lui épargnerait plusieurs heures. Une fois encore, Fumiko céda devant l'autorité de Junichiro. Après tout, elle était pressée de revoir sa mère qui habitait sous le même toit que le fils aîné, suivant la coutume filiale.

Junko offrit de la conduire en voiture jusqu'au village où habitaient ses parents, mais Fumiko s'y opposa fermement car le voyage durerait plusieurs heures et elle savait combien sa nièce était occupée à la maison. Junko insista cependant pour l'accompagner jusqu'à la station d'autocars après avoir déposé ses enfants à l'école.

C'était la fin de l'après-midi et une fine neige s'était mise à tomber. Fumiko monta dans l'autocar pour attendre le moment du départ. Lorsque le véhicule se mit en branle, elle se retourna pour faire un salut à sa nièce. Elle la chercha un moment du regard parmi la foule des accompagnateurs et c'est alors qu'elle l'aperçut, Etsouko, la mine grave et triste, le visage dévasté par les ravages du diabète, et qui balançait lentement son bras dans le crépuscule. Le cœur battant, Fumiko s'accrocha désespérément à cette nouvelle apparition. Puis celle-ci se dissipa de nouveau et Fumiko vit sa nièce qui tournait le dos pour rentrer chez elle. Elle sentit une incommensurable tristesse l'envahir tandis que l'autocar roulait à travers les routes de campagne, indifférente au paysage qui s'obscurcissait déjà dans le sépia de la nuit. Elle ferma les yeux et se laissa bercer par le ronronnement du moteur.

Lorsqu'elle rouvrit les yeux, il faisait nuit noire dehors. Les passagers s'étaient raréfiés et quand le conducteur annonça son arrêt, elle fut heureuse de voir un jeune homme descendre avec elle. On était en rase campagne et autour d'eux, la nuit s'étendait comme un désert, à peine trouée par le cône de lumière asthmatique d'un

lampadaire où dansaient des flocons de neige. La neige tombait de plus en plus drue et déjà un tapis d'hermine étouffait leurs pas. Fumiko luttait contre le froid de la poudrerie, s'accrochant aux pas du jeune homme comme une vieille femme désemparée.

— Savez-vous où est l'arrêt de taxi ? demanda-t-elle, les yeux implorants.

— Oui, suivez-moi, répondit poliment le jeune homme.

Ils quittèrent l'accotement et descendirent une pente. L'arrêt de taxi se trouvait en contrebas, devant un petit terrain de stationnement où quelques voitures attendaient que leurs propriétaires viennent les délivrer de leur linceul de neige. Seul un poteau indicateur, coiffé de l'enseigne d'une compagnie de taxi où figurait un numéro de téléphone, en désignait l'emplacement. Il était à peine visible de la route et, dans l'immensité désolée de la nuit, sans la présence fortuite du jeune homme, Fumiko se serait sans doute perdue. Le jeune homme se dirigea vers l'une des voitures et, avant de s'y engouffrer, lui demanda où elle se rendait. Mais comme ils allaient dans une direction opposée, il s'excusa sincèrement de ne pouvoir l'aider.

Fumiko vit la voiture disparaître avec dépit, fulminant intérieurement contre son frère qui l'avait dissuadée de prendre l'itinéraire habituel et l'avait envoyée balader cavalièrement dans ce coin perdu. Fumiko avait toujours eu des sentiments ambivalents envers Junichiro. C'est vrai que son frère aîné était, depuis la mort de leur père, le pilier moral de la famille Nakamura. Il avait un tempérament naturel de chef, qui n'excluait pas un dévouement sincère. Fumiko n'aimait pas sa nature autoritaire, mais, en même temps, elle ne pouvait que lui savoir gré de veiller sur le sort de leur mère octogénaire.

Cependant, il y avait quelque chose que Fumiko n'avait jamais pu lui pardonner. Le silence sur la mort

d'Etsouko, leur sœur cadette, survenue quatorze années auparavant. Un silence qui dura plusieurs mois. Et longtemps après que Fumiko eut appris la nouvelle de sa mort, attribuée au diabète (maladie inscrite dans le patrimoine héréditaire de la famille), longtemps après qu'elle eut cru en avoir fait le deuil, sa mère, qui jusque-là avait gardé le secret sur les instances de Junichiro, n'y tint plus et lui dévoila un jour la supercherie à travers ses pleurs : Etsouko n'était pas morte du diabète, bien que la maladie eût déjà fait ses ravages sur elle, mais s'était elle-même empoisonnée à la suite des mauvais traitements et de l'abandon de son mari. Son suicide avait été déguisé en mort naturelle. Peut-être avait-on voulu ménager Fumiko en lui cachant la vérité. Peut-être, également, avait-on cherché à éviter à la famille et à Etsouko elle-même le double déshonneur causé par une répudiation et un suicide... Quoi qu'il en soit, Fumiko n'avait jamais pu pardonner cette supercherie. C'était comme si on l'avait flouée dans son deuil. Comme si sa famille, en faisant le silence sur le suicide d'Etsouko, avait abandonnée celle-ci à sa déréliction une seconde fois et que Fumiko avait été elle-même complice de ce silence.

Fumiko marcha hâtivement vers l'unique téléphone public qui se trouvait sur les lieux et, lorsqu'elle aperçut le métal rouillé, le bakélite usé, elle eut peur tout à coup que la ligne ne soit pas en service. Elle composa le numéro de la compagnie de taxi et fut rassurée d'entendre la tonalité du téléphone.

— Oui, allô ? répondit une voix bourrue après plusieurs bip sonores indiquant que la ligne était engagée.

— Est-ce bien la compagnie de taxi Kounishima ?

— Oui, madame... Vous désirez un taxi ?

— Oui. Je me trouve présentement à...

Tout à coup, elle ne se rappelait plus le nom de la station où elle était descendue. Un vent de panique

déferla sur elle. Par bonheur, elle retrouva le billet d'autocar au fond de son sac.

— Mais c'est à des kilomètres d'ici ! se plaignit l'homme. Comment voulez-vous que j'envoie là-bas un de mes taxis dans l'état actuel des routes ? C'est la pire tempête de neige depuis trente ans ! Je ne peux pas risquer d'avoir un accident sur le dos !

— Je vous en prie, monsieur, je suis complètement seule ici.

— Bon. Je vais voir ce que je peux faire. Patientez un instant.

Fumiko se morfondit dans l'attente pendant de longues minutes.

— Vous avez de la chance, madame, reprit l'homme, un de mes taximen accepte d'aller vous chercher. Mais ça risque de prendre du temps, vu les conditions climatiques. Alors soyez patiente...

Lorsqu'elle raccrocha le combiné, Fumiko regarda le paysage autour d'elle. Aucune guérite, aucun toit sous lequel s'abriter, pas même un banc où s'asseoir. Si seulement elle avait pu déverrouiller la portière d'une des voitures garées là et se réfugier à l'intérieur. Son regard s'arrêta sur un massif de pierre qu'une couronne de neige faisait ressembler à une banquise. Elle alla s'y adosser et attendit...

Il neigeait, il ne cessait pas de neiger, il neigerait jusqu'à la fin du monde. Tels des grumeaux de farine, les flocons virevoltaient comme une myriade de phalènes blancs. Hypnotisée par cette chorégraphie muette, Fumiko se laissait gagner par la torpeur. Cette torpeur était plus forte qu'elle, elle s'y lovait amoureusement, comme la danse du papillon suicidaire autour de la flamme solitaire et dont il ne restera rien d'autre à l'aube qu'une bobèche de cire et de cendre.

« Ne reste pas là dans la neige, tu vas mourir de froid... »

Fumiko tressaillit. Lorsqu'elle ouvrit les yeux, elle ne vit personne. Et pourtant, le paysage autour elle semblait habité par une présence bienveillante. Les flocons de neige dansaient pour elle un ballet magique, scintillant de mille éclats irisés et féeriques, et la nuit ne lui faisait plus peur. En levant les yeux au ciel, elle aperçut un temple juché au sommet d'une butte. Comme c'est étrange ! elle ne l'avait guère remarqué auparavant. Elle suivit la main invisible qui la guidait vers les marches de l'abri providentiel. À l'intérieur, une douce chaleur l'accueillit.

Une table basse occupait le centre du sanctuaire et sur la table reposait une boule de cristal, comme celles dont se servent les voyantes pour lire l'avenir. Fumiko s'y agenouilla et plongea son regard à l'intérieur de la boule de cristal. Trois couleurs différentes s'entrecroisaient dans des arabesques multicolores : rose, bleu et orangé. Chacune de ces couleurs modulait les nuances de son cœur. Le rose lui parlait amour, le bleu effaçait l'amertume de son cœur, et l'orangé lui apportait le réconfort de l'âme et de l'esprit. Un appel venu du dehors la tira de sa rêverie. Elle sortit et ses semelles s'enfoncèrent dans la neige, laissant derrière elle une longue chaîne de pas. Mais sa marche devenait de plus en plus entravée à mesure qu'elle s'éloignait du temple et lorsqu'elle s'aperçut qu'elle n'avancait plus, elle tendit la main en avant, heurtant une surface dure et brillante comme une cloison de verre. Elle leva la tête vers le ciel et vit deux yeux immenses qui la regardaient mélancoliquement. Puis un éclair l'aveugla.

Un klaxon la ramène à l'extérieur, adossée au rocher. Devant elle clignotent les phares d'une voiture.

— J'espère que vous n'avez pas trop souffert du froid, mademoiselle, s'excuse le chauffeur de taxi. J'ai eu

peur en vous voyant immobile et couverte de neige des pieds à la tête...

— Ça ne fait rien, répond gaiement Fumiko en s'engouffrant à l'intérieur de la voiture.

Elle se regarde dans le rétroviseur, admire le beau visage de ses vingt ans et sa main qui lisse ses cheveux avec un geste coquet.

— Êtes-vous mariée ? demande le chauffeur avec une témérité soudaine qui la fait rougir.

— Non, s'entend répondre Fumiko.

— Qu'est-ce qu'une jolie femme comme vous peut bien faire toute seule au milieu d'une tempête de neige ? poursuit le chauffeur. C'est la pire tempête de neige qu'on n'ait jamais vue... Remarquez, moi, j'adore la neige... Est-ce que vous connaissez le Canada ? Paraît que, là-bas, l'hiver dure la moitié de l'année et que les gens vivent dans des cabanes de bois... L'aventure, quoi. J'aimerais bien y aller un jour. Et vous, ça vous dirait d'y aller ?